

Thierry Pérardel

**Je t'embrasse comme
je t'aime**

Marie Petitcolas, une femme dans son siècle

*« Il arrive inévitablement dans la vie de chacun
un moment où, dans l'image de ce qu'il est,
il rencontre de nouveau son propre père. »*
(Stefan Zweig)

*« L'enracinement est peut-être le besoin
le plus important et le plus méconnu
de l'âme humaine. »*
(Simone Weil)

Ce siècle avait six ans

« *Ce siècle avait six ans* » aurait écrit Victor Hugo, et le « *monde d'hier* », si cher à Stefan Zweig, vit ses dernières années : Armand Fallières vient d'être élu à la présidence de la République par le Parlement où siègent Georges Clémenceau, Raymond Poincaré, Aristide Briand ou encore Jean Jaurès ; à Vienne, François-Joseph, veuf de l'impératrice Sissi, s'échine à incarner la grandeur de l'empire austro-hongrois ; à Londres, Edouard VII, fils de la reine Victoria, fête sa cinquième année de règne de roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et des Dominions britanniques au-delà des mers et d'empereur des Indes ; à Saint-Pétersbourg, le tsar Nicolas II, affaibli par sa défaite contre le Japon, se démène face aux velléités révolutionnaires de son peuple ; à Berlin, l'empereur Guillaume II se fait le chantre d'une Allemagne dominatrice et conquérante. Marcel Proust est encore un mondain parisien ; Maurice Barrès, nouvellement élu à l'Académie française, y

retrouve Edmond Rostand et Anatole France ; Georges Feydeau triomphe aux boulevards ; Paul Cézanne s'épuise dans sa quête perfectionniste au pied de la Sainte-Victoire.

Tel est le monde dans lequel Marie Emilie Lacour voit le jour, le lundi 21 février 1906, au numéro trente-deux de la rue Saint-Laurent à Dieulouard (Meurthe-et-Moselle), ferme d'Hubert Lacour, cultivateur, âgé de trente ans, et de Louise Lacour, née Pérot, âgée de vingt-deux ans, ses parents.

Bordé par la Moselle, à quelques kilomètres de la frontière allemande dessinée au lendemain de la déroute de 1870, Dieulouard est étranger aux fastes des capitales européennes. La vie y est rythmée par les saisons et par le travail dans les champs. Reprenons Stefan Zweig : *« c'était un monde ordonné, aux stratifications claires et aux transitions tranquilles, un monde sans hâte. Le rythme des nouvelles vitesses ne s'était pas encore transmis des machines, de l'automobile, du téléphone, de la radio, de l'avion aux hommes. Le temps et l'âge avaient une autre mesure. »*

Hubert Lacour porte fièrement d'épaisses moustaches qui, malgré les années et les modes, resteront l'apanage de son visage. Aucun de ses enfants ou de ses petits-enfants ne connaît son visage sans cet ornement. Par contre, tous s'accordent pour le qualifier de bel homme. Tout comme l'est son père, Emile Lacour, de l'aveu même de Marie. Cette

dernière décrit sa grand-mère paternelle, Marie née Brice, comme « *très fine, très cultivée, très douce* ».

Hubert Lacour appartient à une grande lignée d'agriculteurs de Dieulouard. Son savoir-faire est incontestable, héritage de plusieurs générations. Il est, en quelque sorte, un notable de la terre lorraine et n'appartient pas à la petite paysannerie qui cultive pour survivre. Il a de l'entregent, par le syndicalisme agricole, qui lui permet de s'adresser aux dirigeants de la profession ainsi qu'aux conseillers généraux et aux députés pour régler bon nombre d'affaires. Ainsi, en juin 1909, secrétaire du syndicat agricole de Dieulouard, il est présent au 7^e congrès national des syndicats agricoles tenu à l'Hôtel de Ville de Nancy. Plus tard, il figurera parmi les récipiendaires du mérite agricole, au journal officiel du 19 août 1923.

Le 26 avril 1905, Hubert Lacour prend pour épouse Louise Pérot, de sept ans sa cadette, demeurant à Brichambeau, un écart de la commune de Vandœuvre-lès-Nancy. Le visage rond de Louise est agrémenté d'un chignon sophistiqué que sa fille aînée portera également avec finesse. Louise souffre d'une coquetterie à l'œil droit qu'elle transmettra bien involontairement à certains de ses enfants, dont Marie, et petits-enfants. Les grands-parents maternels, Victor Pérot et Marie Michel, sont « *intimidants* ». Victor Pérot est un important agriculteur, également très impliqué dans des organisations

professionnelles tels la société centrale d'agriculture et le Comice de Nancy.

Lorsque Marie naît, son espérance de vie est statistiquement de cinquante ans. En 2019, une fille peut escompter vivre plus de quatre-vingt-cinq années. La chute de la mortalité infantile est pour beaucoup dans cette évolution. Au début du vingtième siècle, point d'antibiotique : toute maladie infectieuse est potentiellement mortelle. En 1900, quinze pour cent des enfants décèdent avant leur premier anniversaire. Cinq pour cent supplémentaires meurent avant trois ans. La famille d'Hubert Lacour n'échappe pas à ce fléau. En 1908, naît Victor qui meurt prématurément la même année. Les autres membres de la fratrie, garçons et filles, atteindront des âges fort honorables.

Vingt années séparent Marie, l'aînée, de Marc, onzième et dernier enfant de Hubert Lacour : cinq filles (Marie, Marguerite, Elisabeth, Madeleine, Geneviève) et six garçons (Victor, Emile, François, Louis, Léon, Marc). Tous les enfants naissent à la maison. Il en sera de même pour ceux de Marie. Ce n'est qu'à la troisième génération que les naissances se feront principalement hors du domicile, dans une maternité. En ce début de siècle, point de biberon à tétine en caoutchouc ; les médecins recommandent l'allaitement au moins pendant les sept premiers mois. Point de couches jetables mais des langes, tissus pliés en triangle.

Les conditions de vie à Dieulouard apparaissent précaires au regard des critères du vingt-et-unième siècle. Pas d'eau courante. Une pompe à bras amène l'eau du puits à l'évier. On y fait la cuisine, la vaisselle mais aussi sa toilette. Sobrement pour les adultes, sans pudeur pour les enfants. Ce n'est qu'en 1920 que l'eau courante arrive. Et c'est vers 1930 que Marie découvre le gant de toilette. Auparavant, *« on se lavait avec le coin de la serviette et on s'essuyait avec le reste. C'était d'un pratique ! »*

Hubert Lacour est le premier agriculteur de Dieulouard à disposer de l'électricité bien avant 1914. Marie se souvient, par contre, qu'en 1915, temporairement hébergée chez sa tante maternelle Marguerite Belin à Saulxures-lès-Nancy, lampes à pétrole et lampes pigeon à l'essence étaient de rigueur. Assurément précurseur, Hubert Lacour offre à son épouse sa première machine à laver le linge dès 1909. *« C'était une cuve de bois sur quatre pattes, munie d'un couvercle avec en-dessous des gros doigts de bois, et qu'on faisait tourner à la main avec une manivelle. On barbotait ainsi dans la lessive très chaude le linge qu'on avait fait bouillir dans une lessiveuse. Ces lessiveuses avaient un champignon tube au milieu, ce qui permettait au liquide de remonter constamment à la surface. Ensuite rinçages, eau de javel et azurages étaient faits à la main dans d'autres baquets ».*

La maison est profonde et compte plusieurs pièces aveugles où l'on dort. Le

manque de luminosité et les effluves persistants heurteraient le voyageur dans le temps mais n'indisposent pas le contemporain. La grange et les écuries jouxtent l'habitation. Pigeonnier, poulailler et potager complètent la propriété. Pour faire tourner l'exploitation, Hubert Lacour dispose de domestiques, logés et nourris à demeure. Selon le recensement de 1906, ils sont quatre, tous ouvriers agricoles, tous français. En 1911, on en dénombre six dont quatre russes : quatre aides ruraux, un marcaire (en charge de l'étable et de la traite des vaches) et une servante. Les enfants sont également mis à contribution à mesure qu'ils peuvent assumer des travaux agricoles. Nombre deviendront eux-mêmes paysans. Ceci explique notamment que la rentrée des écoliers s'effectue en octobre, une fois les moissons et vendanges achevées. Enfin, selon les saisons, des journaliers sont embauchés à la corvée.

Enfant à Dieulouard, Marie participe aux activités du patronage. Les filles se retrouvent « aux moines », les locaux de l'école privée de Dieulouard, pendant que les garçons sont réunis salle de la Chavée. Encadrées par « *les quatre demoiselles Marie* » le dimanche après-midi, les filles jouent au croquet dans la cour et préparent le spectacle annuel. Celui-ci est une succession de saynètes (comédie, drame), de monologues et de ballets dans des décors préparés pour l'occasion. Les ballets sont de la responsabilité de la tante Marie, sœur d'Hubert. Les répétitions se succèdent. Les petites danseuses apprennent les pas de danse et les chants, accompagnées par la flûte

d'Hubert Lacour. « *Pour le grand jour, elles étaient habillées de tarlatane ou de papier crépon, couronnées de fleurs ainsi que leurs cerceaux* ».

Marie se souvient avoir déclamé un monologue pour faire patienter l'assistance lors d'un changement de décor. Son texte la présente en ayant dix ans. Pour sa mère et sa tante, hors de question de mentir, respect de l'auteur ou pas ! Marie a sept ans, elle doit dire sept ans. « *Mais, le grand jour, moi, très fière, j'ai lancé que j'avais dix ans !* ».

Le 31 décembre 1913, elle remet à ses parents une carte de vœux. De son écriture régulière et enfantine, elle s'est appliquée :

« *Mes chers parents,*

Voilà une semaine au moins que je pense nuit et jour à la belle feuille de papier brodé sur laquelle de ma plus jolie écriture, je tracerai ces mots : « bonne année à mes chers parents ». Et ce jour est venu. Comme je suis heureuse, mes Parents chéris, de savoir seule tenir ma plume, de pouvoir vous faire une longue lettre. Car avec mes vœux de bonne année, je veux vous offrir aussi mes résolutions. Oui, je serai sage, studieuse, obéissante, tout cela pour

*contribuer dans la mesure de
mes moyens à votre bonheur.*

*En retour de tant de bonnes
résolutions, mes chers parents,
je vous demande vos tendres
baisers.*

Votre petite Marie ».

C'est le temps de l'insouciance. Marie ne se doute pas que, dans le monde des adultes, des nuages sombres s'amoncellent. Des catastrophes, il y en a eu, en ce début de siècle. Marie était à peine née que le 18 avril 1906 la ville de San Francisco était rasée à quatre-vingt pour cent par un terrible tremblement de terre suivi d'un incendie tout aussi dévastateur. Elle avait six ans, le 15 avril 1912, lorsque le Titanic heurta l'iceberg qui l'envoya par le fond. Mais les nuages qui pointent à l'horizon en cette fin d'année 1913 sont d'une tout autre nature.

Les Ulhans à Dieulouard

Samedi 1^{er} août 1914. On y est. C'est la guerre. En cette fin d'après-midi, les hommes se rassemblent devant la Mairie de Dieulouard, comme partout en France. Les gendarmes viennent d'y apporter une affiche que chacun commente, gravement. La mobilisation générale est ordonnée. La guerre sera formellement déclarée deux jours plus tard. Personne n'est surpris tant la crise couve depuis plusieurs années. La guerre était certaine ; seule manquait la date de son déclenchement.

Quarante-quatre ans que la France n'avait pas connu de conflit sur son sol, au prix de la perte de l'Alsace-Moselle et d'une nouvelle frontière dessinée à une quinzaine de kilomètres de Dieulouard. L'heure de la revanche est arrivée. Aux quelques cris de « mort à Guillaume », la majorité affiche une résignation patriotique, anticipant le coût humain à venir. Au cours de la première quinzaine d'août, trois millions cinq cent mille

hommes vont répondre à l'appel. Parmi eux, les territoriaux, ces hommes nés entre 1873 et 1879, soit plus d'un million de « pépères » dont Hubert Lacour.

Le clocher de l'Eglise de Dieulouard sonne le tocsin. Hubert Lacour doit laisser Louise et ses quatre enfants. Pour ajouter au dramatique des adieux, Louise est enceinte de plus de sept mois. L'inquiétude s'empare de chacun. A huit ans, Marie comprend la gravité du moment.

Parti de Dieulouard le 2 août, le maréchal des logis Lacour arrive le lendemain au 6^e régiment d'artillerie à pied (102^e batterie), au fort Lamothe à Lyon. Le paradoxe veut que, pendant le conflit, Hubert Lacour s'éloigne de la ligne de front lorsqu'il porte l'uniforme et s'en rapproche lorsqu'il bénéficie de rares permissions.

La guerre sera courte, affirme-t-on dans les hautes sphères. Plusieurs promotions d'officiers sont imprégnées de ces certitudes. Joffre en tête. Dans ses mémoires, il reconnaîtra avec honnêteté : *« nous croyions tous que la guerre serait courte. A cet égard, tout le monde s'est trompé : civils et militaires, les stratèges, les diplomates, les économistes et les financiers. (...) Chez les Allemands, même croyance. »* L'idée qui guide le haut commandement est simple : *« la première grande bataille terminerait la guerre »*.

Le seul petit hic dans ces certitudes est qu'Allemands et Français ne sont pas d'accord sur la localisation de cette grande bataille. Violant la neutralité de la Belgique, les troupes de Guillaume II veulent atteindre Paris par le Nord, le tout en six semaines. Joffre, de son côté, veut mener l'offensive sur l'Alsace et la Moselle et profiter de l'ouverture d'un second front à l'est par les Russes pour anéantir promptement l'ennemi héréditaire.

Les deux premières semaines d'août se déroulent conformément au plan de mobilisation. Dieulouard voit ainsi passer des fantassins, des cavaliers, des artilleurs et de puissants dragons. Les officiers sur leur cheval ont fière allure. Les hommes, dans leur uniforme bleu et rouge, marchent au pas sous le soleil d'été. Le 367^e régiment d'infanterie, avec ses trente-huit officiers et deux mille cent sept hommes de troupe, cantonne à proximité du village. La mission de ce régiment (avec son jumeau, le 368^e) est de surveiller le pont de Scarpone qui enjambe la Moselle et de protéger le plateau de Saizerais de toute attaque ennemie venue du Nord et de l'Est.

A la mi-août, les forces françaises franchissent la frontière de 1870 sans rencontrer de résistance significative. Le 19 août, la guerre bascule. Pendant quarante-huit heures, un déluge de feu va s'abattre sur les Français. Un soldat raconte : « *nous recevons des obus de partout, de face, de droite et de gauche, des batteries allemandes en position presque sur nous. Nous ne savons plus*